

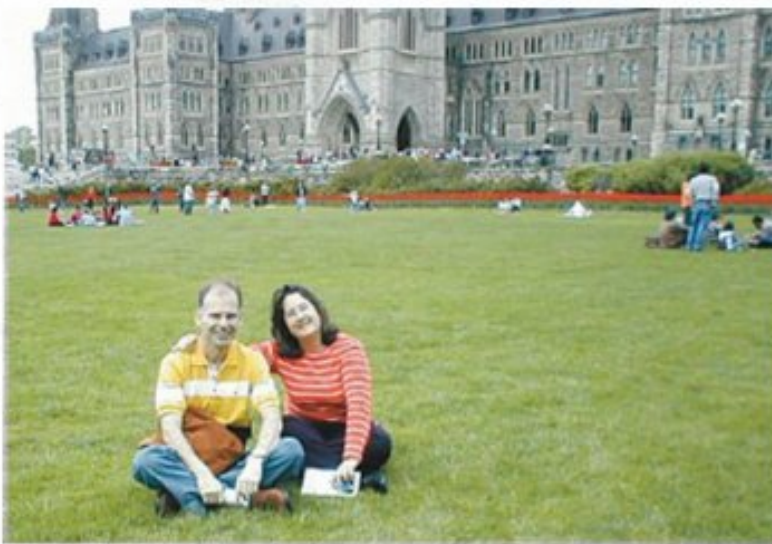
Quand le Venezuela rencontre le Québec

Valérie **SCHMALTZ**

Nous vous présentons une série d'articles traitant du phénomène de l'immigration dans les Basses-Laurentides.

Deux paires de grands yeux bruns dévisagent avec curiosité l'auteure de ces lignes venue les rencontrer dans leur petit appartement de la rue Sussex, à Montréal. Malgré le froid de canard qui sévit en ce début de novembre, ils sont charmants, polis et incontestablement heureux d'être là.

Elle, c'est Sofia Sahmkow. Née à Caracas, capitale du Venezuela, il y a 33 ans, son visage reflète l'intelligence propre aux esprits clairvoyants et lucides. Bien de sa personne, cette convivialité toute naturelle qu'elle dégage dans ce milieu social devenu, le temps d'une entrevue, un univers où se mélange une horde de nations, est à l'image même du métier qu'elle exerce ou qu'elle pratiquait au Venezuela, celui



Sofia Sahmkow et Jesus Sosa photographés quelques semaines après leur arrivée au Canada.

de médecin spécialiste en ORL.

Celui qui la couve d'un regard tendre se prénomme Jesus Sosa. C'est son mari. Il a 43 ans. Professeur de piano dans son pays, la musique fait indéniablement partie de son monde à lui. Auteur d'un premier disque compact sorti en 1995, au Venezuela, son visage rayonne de joie lorsqu'il est invité à l'insérer dans son propre système de son. Sans tarder, Montréal se laisse alors bercer par les accents mélodieux d'un pays où la température vacille en 25 et 28 degrés tout au long de l'année...

Qualité de vie quand tu me tiens...

Né à Valencia, l'homme tout en nerfs est attentif aux questions qu'on lui pose. Dans un français aux intonations chantantes, il s'exprime avec chaleur, comme sa femme d'ailleurs. Le couple est assis côte à côte et se dévisage souvent, cherchant dans l'autre l'approbation, voire l'accréditation dans les propos qu'il a tenus.

Ils ont quitté familia et amigos il y a sept mois pour venir s'établir au Québec. Un départ qui a connu son lot de tristesse chez leurs «madre et padre» respectifs. Lui étant le cadet des enfants à quitter pays et famille et elle, la seule et unique fille d'une fratrie de quatre enfants. Leur désir de s'installer ailleurs ressemble davantage à un besoin qu'à

l'envie de vivre une aventure sans lendemain. Ils veulent d'un lieu sûr pour leur progéniture qui ne tardera sans doute pas à être conçue.

«Au Venezuela, ce n'est pas bon pour les enfants. Ici, la qualité de vie est meilleure pour eux», explique Sofia Sahmkow.

Futur antérieur

L'intégration a été grandement facilitée par le service d'immigration du Canada. Pris en main dès le début, ils ont suivi et assistent encore assidûment à des cours de français pour s'adapter à leur nouvelle terre d'accueil. Malgré l'accent espagnol qui persistera tout au long de leur vie, on les sent à l'aise de s'exprimer dans une langue étrangère.

Bien que cette acclimatation semble se concrétiser tout en douceur, on ne peut que s'interroger sur leurs projets futurs. Où se voient-ils dans quelques semaines ou dans quelques mois?

La médecine et la musique s'examinent intensément durant quelques secondes et leur regard se tourne d'un commun accord vers le nord. Un endroit où leur cœur a battu au même rythme lorsqu'ils ont découvert la région des Basses-Laurentides, celle-là même où ils s'établiront sous peu.

(Voir autre texte en page 23)

Coup de foudre à Sainte-Thérèse

Valérie **SCHMALTZ**

Le ton est donné entre le couple Sahmkow-Sosa, deux jeunes immigrants reçus officiellement par le Canada le 23 avril 2005. La gêne d'être exposés à l'avant-plan s'est effacée au profit de la confiance. Les Venezueliens d'origine, qui ont amassé quelques sous pour assurer leur pitance et leur logis pour les prochains mois, réagissent avec l'appel envoûtant du Nord. De ces espoirs d'une vie meilleure est né finalement un rêve. Une réalité bien concrète qui s'est matérialisée au détour d'une autoroute, d'un arbre et de rencontres fortuites. Séduits par ce qu'ils ont vu, impressionnés d'avoir pu échanger avec le conseiller municipal de Sainte-Thérèse, Louis Lauzon, et conscients des possibilités d'emplois qui se dessinent à l'horizon, le coup de foudre s'est produit, sans crier gare, le 18 octobre dernier.

Arrivés par le train de banlieue et escortés par plus d'une dizaine d'immigrants spécialisés en génie, éducation, comptabilité, médecine et communications, Sofia Sahmkow et Jesus Sosa ont été accueillis par Claude Girard, collaborateur du Mémoire du collègue Lionel-Groulx sur

la planification d'immigration 2005-2007, présenté à la ministre des Relations avec les citoyens et de l'Immigration.

Cette visite des lieux, qui s'est établie en fonction de l'intérêt des immigrants, du potentiel de viabilité dans les Basses-Laurentides et surtout de la possibilité de dénicher un travail adéquat, a permis aux deux jeunes immigrants d'étancher leur soif d'une vie meilleure au cœur de cette Municipalité.

«*Nous avons adoré les paysages, les rues et les logements de Sainte-Thérèse. Là-bas, il n'y a pas de ghettos et je crois que ce sera facile pour nous de nous y intégrer*», confesse Sofia en roulant les «r» à la façon toute particulière qu'ont les Latinos.

Poursuivant la conversation, ils relatent leurs découvertes ainsi que les liens amicaux qu'ils ont tissés avec de jeunes adolescents de la polyvalente Deux-Montagnes. «*Nous étions très curieux de nous entretenir avec eux et eux également*», de confier en riant Sofia Sahmkow. «*Ils nous ont posé beaucoup de questions. Pourquoi nous voulions vivre ici, pourquoi nous sommes partis du Venezuela. Mon mari et moi étions plutôt intéressés par*

leur mode de vie. Nous voulions savoir ce qu'ils faisaient après l'école», de dire Sofia.

Quant à Jesus Sosa, musicien dans l'âme, ses yeux sont éloquentes. Le centre-ville de Sainte-Thérèse semble lui apporter tout ce à quoi il rêve.

Culture, arts, musique, la sainte trinité des Beaux-Arts semble se réunir et se concilier parfaitement sous son regard habitué à l'harmonisation des œuvres. Il rêve d'y vivre et, qui sait, de s'y produire peut-être?

(Voir autre texte en page 24)

Urgent besoin d'immigrants dans les Basses-Laurentides

Valérie **SCHMALTZ**

Région en pleine émergence, les Basses-Laurentides connaissent une économie prospère où la main-d'œuvre diversifiée est réclamée en permanence par les entreprises. Devant un taux de fécondité en chute libre, la montée régulière des décès et le vieillissement accéléré de la population, le collègue Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse a élaboré un mémoire de Plan triennal d'immigration pour la période 2005-2007, qui a été présenté à la ministre des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, Michelle Courchesne, en février 2004.

«Malgré les efforts accomplis par le collègue Lionel-Groulx, malgré les situations géographiques des Basses-Laurentides, malgré les politiques du Québec pour inciter les immigrants à s'établir en région, force est de constater l'absence criante d'immigrants dans la sous-région administrative des Basses-Laurentides. Le collègue Lionel-Groulx croit qu'il serait urgent de corriger cette situation, de combler ce vide et de développer une

approche particulière concernant cette région», peut-on lire dans le mémoire.

L'inventaire des emplois est impressionnant pour les Basses-Laurentides. La grande majorité des 1 490 entreprises agricoles réparties dans les huit MRC de la région des Laurentides se situe principalement dans les Basses-Laurentides et contribue au quelque 885 millions d'actifs agricoles. À ce chapitre, ils sont quelque 500 Mexicains à se parer de leur sombrero chaque année pour aider aux récoltes.

«Ce sont les immigrants les plus connus et les plus visibles dans les Basses-Laurentides. Plusieurs d'entre eux s'établissent sur le territoire. Toutefois, il est difficile de préciser leur nombre. Nous savons néanmoins que moins de 1 % de la population ne parle ni anglais ni français», explique Claude Girard, collaborateur du mémoire du collègue Lionel-Groulx sur la planification d'immigration 2005-2007.

Si la pénurie de main-d'œuvre est d'ores et déjà démontrée par des affiches promotionnelles, dont le principal slogan est *Nous embauchons*, le collègue

Lionel-Groulx demeure convaincu que les conditions sont favorables à l'installation des immigrants dans les Basses-Laurentides. Pour cela, il faut consolider un réseau de partenaires en accueil, en insertion de l'emploi et en milieu des affaires, assurer le suivi de l'établissement et la rétention des immigrants dans les Laurentides, en plus de sensibiliser les instances régionales et la population à l'importance de l'immigration.

Xénophobie vs hospitalité

Indépendamment de l'enjeu économique, la collectivité présente-t-elle les particularités distinctives d'une

population prête à endosser les nationalités, les allégeances politiques, les pratiques religieuses et les coutumes diamétralement opposées aux siennes?

«Si la majorité accepte bien les immigrants, on assiste également à une forme déguisée de racisme. Je me rappelle avoir loué un autobus transportant des immigrants et le chauffeur de me confier en catimini de ne pas trop en amener... L'intégration des immigrants ne passe pas par une ghettoïsation des lieux, mais bien par l'insertion de leur culture au sein de notre collectivité», de conclure M. Girard.

Des immigrants «d'un jour» séduits par les Basses-Laurentides



Valérie Schmaltz

Nous poursuivons notre série d'articles traitant de l'immigration dans les Basses-Laurentides.

«**C**omme convenu, je vous écris pour vous faire part de mes impressions au sujet de la visite que vous avez organisée à notre intention dans les localités de Boisbriand et Saint-Eustache. Je l'ai beaucoup appréciée, car elle nous a permis de découvrir cette région, ses potentiels, ainsi que les possibilités qu'elle offre aux immigrants qui y sont très faiblement installés.» (Abdellatif Akhiyat)

«Je suis très content de la visite à Boisbriand et des autres endroits. Tout a été très intéressant, pour un immigrant comme moi qui doit nécessairement connaître des alternatives. Pour moi, je souhaite trouver un emploi là-bas, et grâce à vous, mes alternatives aujourd'hui sont meilleures...» (Mladen Licul)

«La visite est très bien organisée. Et les Basses-Laurentides sont très séduisantes. Je veux bien m'installer dans la région.» (Liu Chunlai)

Ces quelques témoignages laissés au Collectif des femmes immigrantes du Québec, le 20 octobre dernier, mesurent de façon tangible l'intérêt des immigrants face aux perspectives d'avenir qui s'offrent à eux dans les Basses-Laurentides. En visite dans la région, ils ont été pour la plupart enchantés par l'information reçue et les échanges tenus avec les principaux acteurs locaux. Accueillis par Chantal Brosseau, coordonnatrice du Collectif des femmes immigrantes du Québec, et par Claude Girard, collaborateur au Mémoire du collègue Lionel-Groulx sur la planification d'immigration 2005-2007, ces hommes et femmes aux origines et aux nationalités diverses ont découvert les Basses-Laurentides dans le cadre d'une activité intitulée «Visite d'un jour».

«Les activités d'un jour s'effectuent comme suit. À 9 h, nous nous donnons tous rendez-vous à Sainte-Thérèse, notre

point de rencontre. De là, nous prenons l'autobus et empruntons un trajet précis dont le but est l'exploration de certaines grandes artères ou rues de la Municipalité. Cette petite excursion à saveur régionale nous mène, une demi-

En visite dans la région, ils ont été pour la plupart enchantés par l'information recue.

heure plus tard, dans la Ville de Boisbriand, où un élu municipal accueille tous les immigrants et leur explique les grandes lignes de la démocratie ainsi que tous les services que sa Ville leur propose. L'entretien terminé, nous filons vers la Ville de Saint-Eustache, direction Centre d'emploi. Là, les visiteurs prennent connaissance des emplois disponibles dans la région ainsi que des possibilités de carrière dans leurs métiers respectifs. Nous y restons environ une heure, soit jusqu'au moment du dîner. Ensuite, nous nous rendons dans une école secondaire pour luncher avec les élèves. Ce moment se passe à se questionner mutuellement sur les différences culturelles, les façons

de vivre, les perceptions face à l'avenir, les coutumes, etc. Finalement, l'activité se clôture par une visite dans une entreprise agrotouristique des Basses-Laurentides», explique M. Girard.

Rappelons que les orientations adoptées pour la période 2005-2007 par la Commission de la culture en février et mars 2004, en ce qui a trait à l'immigration, touchent, entre autres, une progression des volumes d'immigration pour que ceux-ci atteignent 48 000 admissions en 2007.

La UNE

Aliz Fawaz est «tombé» dans les pommes

ValérieSCHMALTZ

Qu'ont en commun un Libanais de 46 ans et un pomiculteur de Saint-Joseph-du-Lac? Réponse: les deux œuvrent dans un verger et ont à cœur la réussite de leurs entreprises.

L'histoire d'Aliz Fawaz, un immigrant de fraîche date, n'est pas banale. Cet homme, marié et père de trois enfants, est arrivé à Saint-Joseph-du-Lac il y a à peine trois mois, avec dans son bagage un amour des vergers et une incompréhension totale de la politique intérieure de son pays.

«J'ai fui la politique de mon pays, car tout est noir et l'avenir est hypothétique», relate l'homme dans un français encore un peu incertain. «Je voulais un endroit stable pour ma famille et un lieu où mes enfants pourraient faire de bonnes études.»

Tout en sirotant son café libanais, Aliz Fawaz rapporte les nombreuses difficultés que l'on rencontre au Liban lorsqu'il question d'éducation scolaire.

«Au Liban, si un enfant échoue à ses examens pour rentrer dans une école de métiers, il peut outrepasser les règles en soudoyant les bonnes personnes. Il n'y a aucune égalité, uniquement des pots de vin», dit-il.

Fils d'un propriétaire de verger libanais où l'on cultivait citrons, mandarines et bananes, Aliz Fawaz n'a pas hésité un instant sur l'occasion en or qui s'est présentée à lui en août 2005.



(Photo Yves Déry)

Nouvellement arrivé du Liban, Aliz Fawaz souhaite améliorer sa technique de pomiculture. La machine à triage figure d'ailleurs parmi sa démarche de perfectionnement.

«Nous étions à la recherche d'un endroit pour nous établir lorsque l'agent immobilier que nous avions mandaté nous a alors parlé d'un verger qui était à vendre à Saint-Joseph-du-Lac. Les propriétaires étaient fort motivés de s'en départir et moi très intéressé à l'acquérir. J'ai donc acheté ce verger de 1 400 pommiers que j'entretiens moi-même depuis trois mois», explique le néo-Québécois.

Bénéficiant de l'aide de ses voisins immédiats, Aliz Fawaz a pu prendre connaissance des divers services proposés aux pomiculteurs de la région.

Désormais membre de l'Union des producteurs agricoles (UPA), l'apprenti pomiculteur affiche une fierté et une reconnaissance sans bornes envers cette association qui l'a gentiment informé de la procédure à suivre lorsque viendra le moment d'engager de la main-d'œuvre la saison prochaine.

«Lorsque nous sommes arrivés à Montréal, je n'aimais pas le bruit. Ici à

Saint-Joseph, tout est calme et grand. J'aime les gens qui m'entourent, j'aime la terre et ce qui y pousse.»

Acceptation de soi et des autres

Si aucun objet ou figure emblématique ne suppose une quelconque religion, Aliz Fawaz ne cache pas qui il est.

«Être musulman, dit-il, est une affaire de cœur. Je ne suis nullement choqué par toutes ces femmes qui ne portent pas de foulard ou de tchador puisque mon épouse elle-même n'en porte pas. Vous savez, j'ai fait mes études dans une école où toutes les religions étaient intégrées, donc, loin de moi la difficulté d'accepter ce qui est différent.»

Se décrivant lui-même comme un immigrant indépendant puisqu'il a refusé l'aide du ministère de l'Immigration, Aliz Fawaz entrevoit l'avenir de toute sa petite famille avec confiance. Avec un fils aîné prédestiné à des études de médecine, une femme impatiente de se réaliser dans le domaine de la comptabilité, et lui-même caressant le rêve de posséder un second verger, l'existence s'annonce remplie de promesses pour cette famille d'immigrants nouvellement arrivée à Saint-Joseph-du-Lac!

L'immigration dans les Basses-Laurentides

Entre Sainte-Thérèse et Saint-Eustache leur cœur balance...



(Photo Michel Chartrand)

En compagnie de Claude Girard, Sofia Sahmkow et Jesus Sosa s'apprentent à découvrir l'église de Saint-Eustache. Impossible de savoir si Saint-Eustache deviendra le lieu de prédilection des deux jeunes immigrants dans les semaines à venir.

Valérie SCHMALTZ

Sofia Sahmkow est heureuse. Pour la première fois, elle voit une multitude de flocons de neige tourbillonner autour d'elle. Son mari, Jesus Sosa, partage avec elle cette joie tout enfantine. Les deux Vénézuéliens d'origine ont été conviés, le jeudi 17 novembre dernier, à parcourir la Ville de Saint-Eustache en compagnie de Claude Girard, collaborateur au Mémoire du collègue Lionel-Groulx sur la planification d'immigration 2005-2007, présenté à la ministre des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, dans le cadre d'un programme qui permet aux nouveaux immigrants de découvrir la région des Basses-Laurentides.

Les joues rougies par le froid, bien emmitoufflés dans leurs manteaux, ils ont sillonné le Vieux-Saint-Eustache en compagnie de leur mentor. L'étonnement à la vue de certains endroits a fait rapidement place à l'émerveillement lorsqu'ils ont déniché des lieux quasi identiques à ceux du Venezuela.

«C'est incroyable! Nous aussi nous avons au Venezuela des meuniers qui fabriquent la farine!», s'exclame Sofia en poussant la porte du Moulin Légaré. «Et leurs maisons ressemblent aux nôtres. Je n'aurais pas pensé voir ça!»

Imposant et majestueux avec ses grandes colonnes blanches immaculées, le manoir Globensky a happé au passage les deux jeunes immigrants qui ont

ouvert de grands yeux émerveillés devant la beauté des lieux. Ravis de pouvoir pénétrer dans l'enceinte du musée, leurs regards se sont posés avec respect sur les objets ancestraux qui les entouraient. Captivés par ce qu'ils ont vu et plus encore lorsqu'on leur a relaté la bataille des Patriotes de 1837 qui s'est déroulée à quelques centaines de mètres d'eux, ils ont écouté religieusement ce récit qui a haussé Saint-Eustache au rang des municipalités historiques.

«C'est ici qu'a eu lieu une bataille qui a marqué l'histoire du Québec... En plus de cet affrontement célèbre, Saint-Eustache est un endroit où les arts et la culture détiennent une place privilégiée au sein de la population», leur a expliqué l'animatrice du manoir Globensky. «Les artistes et les artisans peuvent se produire et se faire connaître grâce à une kyrielle d'activités qui les propulsent sur l'avant-scène.»

Ignorant le métier de Jesus Sosa, cette dernière n'a pu savoir qu'elle venait incidemment d'illuminer la journée du pianiste. Le bref coup d'œil que lui a lancé sa femme, Sofia, n'a fait que

renforcer son sourire. Saint-Eustache venait peut-être de surclasser Sainte-Thérèse dans leur quête mutuelle du nid d'adoption.

D'un signe amical, leur guide de l'occasion, Claude Girard, les a invités à poursuivre l'expédition. L'église de Saint-Eustache, témoin d'un combat légendaire il y a plus d'un siècle, s'est affichée dans toute sa splendeur. Désormais informés de ces événements, ils n'ont pas hésité à se mettre à l'affût des célèbres balles ennemies qui ont marqué les lieux...

Les minutes ont passé. La jeune praticienne et son mari ne tarderont pas à s'envoler vers d'autres destinations, mettant ainsi un terme à cette première partie de «visite d'un jour» concoctée par Claude Girard.

S'appêtant à rentrer dans la voiture, ils ont salué avec chaleur et gentillesse l'auteur de ces lignes qui les a assistés dans leur voyage d'exploration. Impossible de savoir cependant si Saint-Eustache deviendra leur lieu de prédilection dans les semaines à venir. Seul l'avenir le dira.